
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 6 (1978)

DOI: 10.11588/fr.1978.0.49159

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

chancel du milieu du VIII^e siècle, notamment par analogie avec l'autel du duc Ratchis à Cividale, réalisé en 740.

Vient ensuite un dossier sur les »Cryptes préromanes« (pp. 31–46), encadré par une introduction et un bilan dressés par C. HEITZ.

C. SAPIN brosse un tableau de l'histoire monumentale de l'»Abbaye Saint-Pierre de Flavigny à l'époque carolingienne« (pp. 47–62); ce réexamen l'amène à dater du milieu du IX^e siècle – plutôt que du VIII^e – l'édification des cryptes, dont le plan a néanmoins pu être remanié et agrandi en cours de construction.

Le plat de résistance du Cahier est constitué par une présentation richement documentée des »Lumières anciennes et nouvelles sur Saint-Bénigne de Dijon« (pp. 63–106), suivie de deux pages non paginées (entre les pp. 106 et 107), et absentes de la table des matières, qui complètent le rappel de l'histoire des fouilles à Saint-Bénigne esquissé aux pp. 64–65; C. HEITZ en profite pour ajouter les résultats de la campagne de 1977 par C. MALONE et annoncer des sondages complémentaires prévus pour 1978. L'intérêt principal de cette contribution provient de la publication – avec traduction française par M. MATHIEU – d'une description de l'abbatiale d'après la Chronique de Saint-Bénigne rédigée vers le troisième quart du XI^e siècle et de trois chapitres tirés d'un coutumier de Saint-Bénigne (vers 1100), importants pour connaître la titulature des autels et le déroulement des cérémonies.

Le Cahier s'achève sur une discussion très technique de F. HÉBER-SUFFRIN: »La Jérusalem céleste des Évangiles de Saint-Médard de Soissons: problèmes de perspective et d'iconographie à l'époque carolingienne« (pp. 109–120).

L'adoption d'un procédé économique de reproduction, qui a obligé à remplacer les photos par des dessins, n'a donc pas empêché ce recueil de fournir une très riche documentation visuelle et textuelle. Les études présentées n'ont pas la prétention d'atteindre la perfection de monographies exemplaires, mais plutôt d'indiquer des voies de recherche à suivre. La griffe personnelle de C. HEITZ y est parfaitement reconnaissable à la curiosité affichée pour les relations entre architecture et liturgie, ainsi que dans les rapprochements fréquents avec des éléments de comparaison empruntés à l'art du Poitou, qui lui est devenu très familier par suite de son séjour à l'Université de Poitiers.

La série des Cahiers du Centre de recherches de Nanterre est appelée à se poursuivre en 1978 par une troisième publication consacrée à la numismatique du Bas-Empire, puis par un quatrième Cahier sur l'hagiographie du haut moyen âge.

Joseph-Claude POULIN, Université Laval (Québec)

Franz STAAB, Untersuchungen zur Gesellschaft am Mittelrhein in der Karolingerzeit, Wiesbaden (Steiner) 1975, 562 p., 4 cartes (Geschichtliche Landeskunde 11).

Les recherches de F. Staab sur la société de la région du Rhin moyen à l'époque carolingienne ont donné naissance à une dissertation qui est devenue un livre fort volumineux. Dans sa préface l'auteur détermine ses limites géographiques

et chronologiques: pour les premières de part et d'autre du Rhin les vallées du Lahn et du Main et la Nahe, une région dont Mayence est le plein centre; pour les secondes, un siècle et demi des temps carolingiens (751-911). Mais cela ne l'interdit pas de déborder vers l'ouest par exemple, ou, dans le temps, vers le Bas-Empire ou la période ottonienne. A telle enseigne au reste que plus de 300 pages sur 445 concernent les temps gallo-romains et mérovingiens (ou gallo-francs). Sans doute le désir de rechercher au plus loin les racines de la société carolingienne pousse-t-il F. Staab à se reporter aux IV^e et V^e siècles, mais était-il nécessaire pour cela de tenter une présentation de toute la région retenue pendant près de six siècles? On ne refait pas aisément la performance d'E. Ewig traitant de Trèves dans le royaume mérovingien. L'ambition était peut-être ici excessive et, le titre promettant l'étude de la société carolingienne, j'ai voulu me consacrer surtout à la lecture de la troisième partie.

Voyons toutefois ce que comprennent les deux premières. Il y a d'abord treize chapitres dont je renonce à donner le détail et qui parlent du peuplement, de la circulation, des constructions et aussi du groupe social des Lazen qui manquent dans les diplômes d'immunité mérovingiens et carolingiens. Contentons-nous de reprendre quelques lignes de la conclusion de cette première partie: »Nos recherches ont à diverses reprises concerné des cheminements par lesquels des traditions de la basse Antiquité, qui pouvaient se maintenir au-delà de l'époque des invasions, se sont fondues lentement dans la nouvelle civilisation du royaume franc: par la disparition progressive des éléments linguistiques celtes et romains, par la francisation de la coutume des épitaphes chrétiennes jusqu'à l'abandon de cette coutume, par les transformations de la couche des »Lazen«, par la disparition de la mine de plomb de Letina exploitée encore sous les Mérovingiens, par la suppression des écrivains publics des cités au profit des scribes de monastères, par le remplacement des patronages du Bas-Empire sur la base d'une continuité culturelle unique, . . .«. Le problème de la continuité a donc été longuement abordé et les renseignements fournis sont surabondants, qui font apparaître l'utilisation par les Mérovingiens des institutions en place pour asseoir leur autorité, l'élimination de la noblesse sénatoriale (fin 6^e s.) au profit de celle des vainqueurs francs, le rôle de l'Église dans cette continuité. Était-il nécessaire de faire cette longue préhistoire de la société carolingienne, car on ne peut à chaque fois qu'on étudie une époque refaire toute l'histoire qui précède!

La deuxième partie se justifie davantage, mais elle se dilue encore trop dans le gallo-franc du 6^e siècle. L'examen de la colonisation en revanche est intéressant; il pose beaucoup de problèmes que tente de résoudre l'analyse de la toponymie. A la fin, une dizaine de pages présentent la noblesse austrasienne dans la région du Rhin moyen; mais en fait tout cela concerne surtout les deux clans adverses, celui des Pippinides-Arnulfiens et celui des Agilolfingiens-Thuringiens; le groupe des Wulfoald, lié aux fondateurs de Wissembourg, n'est que rapidement présenté, de même que le diacre Adalgisel-Grimo. Tout cela en fait nous limite à la rive gauche du Rhin, autour de la Moselle, quelque peu hors de la zone étudiée.

Avec l'étude de l'époque carolingienne, l'auteur entre véritablement dans le vif du sujet. C'est d'abord l'exploitation rurale et la question des défrichements;

il ressort que la noblesse en a conduit les opérations, pour le bénéfice des monastères qui en ont reçu des donations; l'exploitation des trouvailles archéologiques complète des renseignements fournis par les sources écrites et la toponymie. Les chapitres qui se succèdent ensuite traitent des *mancipia*, des *servi*, des *lites*, des *libres* et enfin de la noblesse (ou de l'aristocratie). Ils sont à mon sens de loin les plus riches et justement ils correspondent au titre de l'ouvrage. Vraiment, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de lire les deux premières parties pour tirer plein profit de la troisième. F. Staab a le grand mérite de s'en tenir aux sources, de s'attacher à leur vocabulaire et par conséquent il n'oppose pas en bloc *servi* et *liberi*, esclaves et hommes libres, mais examine avec raison les nombreux et différents groupes que connaissait de fait la société carolingienne.

Les *mancipia* sont des dépendants, qui n'ont aucune autonomie économique et vivent dans une étroite et constante soumission à un maître; cela va jusqu'au célibat imposé. Le plus vivant de cette recherche est de nous montrer à quel point d'intimité maîtres et esclaves vivaient ensemble, puisque les mêmes noms sont portés par les membres des deux groupes (radical *athal*-noble et *Liubcher*, chez les esclaves). On ne peut s'empêcher de penser aux études de la société brésilienne des temps modernes. Les *servi* sont économiquement autonomes, mais juridiquement dépendants; ce sont pour reprendre une comparaison déjà esquissée les cultivateurs noirs des plantations, ceux qui ont une case et assurent la production. F. Staab a le tort de dépasser la limite chronologique qu'il s'est fixée en allant jusqu'aux X^e et XI^e siècles, en faisant état des *sainteurs* et des *ministériaux*. Viennent ensuite les *lazen*; ce sont les exploités de bonne condition, voisins des petits libres, dont l'auteur traite un peu après. Les *lidi*, les *lites*, donnent toujours de la tablature; on ne les comprendra bien qu'en recherchant des analogies avec des groupes proches d'autres sociétés. Déjà ces *lites* sortent également du sujet, car ils appartiennent à la période ottonienne. A noter qu'il est fort intéressant de voir ainsi se créer au IX^e siècle un groupe social (issu sans doute des *servi* pour une bonne part) en pleine évolution et ascension; on a vraiment là la future classe des *servientes*, que sont les *ministériaux*. Ne trouve-t-on pas dans un acte de Fulda l'expression *optimo lidorum jure* identique à celle qu'on rencontre souvent entre 1100 et 1150: *optimo jure ministerialium*? Les libres de l'époque carolingienne, ce sont ces petites gens, juridiquement libres, astreints à de lourdes charges à l'égard de la royauté en raison de leur condition sociale (les pauvres blancs d'une autre société célèbre!). F. Staab essaie de voir clair entre les »*Gemeinfreien*« et les »*Königsfreien*«, inventés par les historiens du XIX^e siècle et que les textes médiévaux ignorent presque. Il est vrai que le problème le plus délicat porte sur les »libres du roi«, répandus en Allemagne comme en Italie, et difficiles à saisir. Il est vrai que la question était pour les monarques d'avoir toujours à leur disposition assez d'hommes libres pour peupler leur armée, quitte à les prendre à l'Église ou aux grands, car ce sont bien là les trois forces traditionnelles qui traversent tout le Moyen Âge, et même toute l'histoire du monde; c'est l'équilibre entre ces forces (royauté, Église, aristocratie) qu'il faut atteindre alors que sans cesse chacune essaie de l'emporter sur les deux autres. L'histoire politique, c'est la leur avant toute chose; l'histoire sociale est celle de la cohésion des hommes qu'ils dominent et gouvernent. Cha-

que période présente un état différent des mêmes éléments, dont on peut chercher les racines dans les siècles antérieurs et suivre le destin dans les décennies qui suivent. Les soixante dernières pages, soit autant que pour les autres groupes sociaux réunis, traitent de la noblesse: généalogies et dévolution de biens, distribution des charges et relations avec la royauté; ce n'est pas là le point le plus original, mais il dénote un travail d'analyse approfondi, très soigné et précis pour la connaissance de la région étudiée.

L'auteur a constamment le mérite de dépasser le cadre du territoire rhénan pour regarder autour de lui et s'interroger. C'est un travail considérable qui a été accompli là; et qui s'achève par d'abondantes annexes avec des listes de noms: noms de lieux et de rivières pré-germaniques, trouvailles romaines, églises à patronage de Martin, Denis, Remi et Pierre. La bibliographie contient environ 800 titres! Je ne saurais ici reprendre certains points de la discussion sur tel groupe d'hommes ou sur telle institution; il vaut mieux y renvoyer le lecteur. Je voudrais plutôt émettre quelques regrets et faire quelques suggestions. La plus grosse partie du travail repose sur le fonds – très riche – de quatre établissements religieux: Fulda, Prum, Wissembourg, Lorsch. Pour Fulda, la documentation a été publiée partiellement au milieu du XIX^e siècle et il se prépare une publication du contenu richissime de son *Liber memorialis*, exploité selon les méthodes les plus modernes. Le codex de Lorsch, édité par Glöckner, a été reproduit sans changement en 1963. Les sources de l'histoire de Prum sont rassemblées dans le «Mittelrheinisches Urkundenbuch». Pour Wissembourg, on s'en tient encore à la vieille édition de Zeuss (1842), mais une nouvelle édition, annoncée depuis plusieurs années, doit paraître incessamment. Ne conviendrait-il pas, avant d'entreprendre toute nouvelle étude de synthèse pour le haut Moyen Age, de soumettre de nouveau toutes ces sources précieuses à un traitement moderne, global, renouvelé. L'ordinateur permettrait d'obtenir en peu de temps des tranches chronologiques du vocabulaire, de déceler des anachronismes, de faire des comparaisons et des rapprochements. Même les diplômes carolingiens et otto-niens auraient besoin d'une nouvelle toilette critique. Il me semble que les équipes de la recherche allemande sont en mesure d'attaquer cette question fondamentale, dont elle tirera ensuite d'éminents profits pour de nouvelles synthèses.

La recherche de F. Staab a été très importante. A-t-il dû sacrifier à la vogue actuelle de l'inflation dans le volume de sa dissertation? Cela serait regrettable. Il me semble qu'il aurait dû renoncer à certains développements au profit d'une présentation plus commode et plus parlante. Je m'en tiendrai aux cartes; il y en a quatre, groupées à la fin du volume: 1. Traces de l'occupation pré-germanique. 2. Les lazen, fourniture de chevaux, services de charroi. 3. Noms de lieux germaniques (sans les noms en -heim) 4. Patronages des églises de campagne (Denis, Martin, Pierre, Remi). Le Rhin, quatre affluents et là-dessus des lettres ou quelques signes, c'est tout. Pas un nom de ville et pourtant les noms de lieux fourmillent tout au long du travail. Ces cartes ne pouvaient-elles être incorporées au texte? être plus grandes, plus précises? ne pouvaient-elles être discutées? Un coup d'oeil sur les squelettes offerts au lecteur permet déjà de discerner quatre zones dont l'histoire est différente: dans la carte 2, la région entre Lahn, Rhin et Main est vide d'indications; elle en est remplie dans la carte 3 et c'est

alors le centre qui est blanc; dans la carte 1, l'implantation prégermanique est quasi nulle entre le Glan et le Rhin, là où, carte 4, les saints patronages anciens sont les plus denses, là où les biens royaux ont été les plus abondants. Tout cela appelle le commentaire précis. Nul doute que d'autres cartes disséminées au long des deux premières parties auraient été fructueuses et parlantes. Serait-ce trop demander que de souhaiter une carte même schématique des pagi de cette région? Ne pouvait-on aussi aider le lecteur par quelques généalogies éclairant la noblesse austrasienne et carolingienne?

Ces remarques ne veulent en rien diminuer les réels mérites de la recherche conduite par F. Staab, l'originalité et l'intérêt de nombreuses analyses, la masse de la documentation traitée. Disons pour terminer qu'un condensé maniable et illustré rendrait de grands services.

Michel PARISSE, Nancy

Rudolf SCHIEFFER, *Die Entstehung von Domkapiteln in Deutschland*, Bonn (Röhrscheid) 1976, 309 p. (Bonner historische Forschungen, 43).

L'étude que R. Schieffer a présentée à Bonn comme dissertation en 1975 est intéressante et importante, neuve et enrichissante. Alors qu'on a trop tendance à présenter les chapitres cathédraux à partir de ce qu'ils furent au XII^e siècle, R. Schieffer analyse leur formation et leur développement en partant de la création des évêchés. La démarche peut paraître évidente; elle n'avait pas été encore, à notre connaissance, entreprise sur un ensemble, comme elle est engagée ici pour l'Empire germanique (expression que je préfère pour cette haute époque à «Allemagne»). Elle nous aide à mettre le doigt sur la lente gestation des institutions, l'imprécision de nos connaissances sur ce que furent monastères et «chapitres», l'originalité fondamentale que pouvait présenter l'initiative d'un Chrodegang, décidant vers 750 d'institutionnaliser séparément les communautés de moines (sous la règle de saint Benoît) et celles des clercs (placés sous sa règle), et on comprend bien, en raison de la nouveauté qu'elles présentaient, qu'il ait été nécessaire à Benoît d'Aniane de reprendre le problème.

Le volume des sources et de la bibliographie manipulées est impressionnant; il couvre quatre-vingts pages. Toutes les références accumulées rendront les plus grands services aux chercheurs. Celui qui voudrait rechercher plus particulièrement ce qui concerne l'un ou l'autre évêché le trouvera aisément dans les surabondantes notes de bas de page dans le chapitre concernant l'Église qui l'intéresse. Le texte lui-même ne couvre que la moitié des deux cents pages restantes. On peut donc admettre que l'on a ici affaire à une étude courte, et comme trois quarts sont constitués par les fiches préparées pour chaque évêché, on serait tenté d'imaginer qu'il s'agit d'un triple travail cumulatif: bibliographie, notes, analyse chronologique des chapitres cathédraux. Il n'en est rien: le premier et le dernier chapitre, les conclusions ramassées et précises traduisent la grande honnêteté d'un chercheur qui donne au lecteur tout ce qu'il a pu trouver sans vouloir le leurrer, et ne cherche pas à en rajouter. La moisson au reste est déjà belle.

Voyons les choses de plus près. Le premier chapitre (p. 97-131) étudie les